

ÉPOQUE DE L'ÉTABLISSEMENT DES TURCS

A CONSTANTINE.

Le premier volume de la *Revue Africaine*, aux pages 399 et suivantes, renferme la traduction, par M. Bresnier, d'une pièce très-importante relative à l'époque peu connue de l'établissement des Turcs dans la province de Constantine. Après avoir exposé la lacune et les contradictions qui existent sur l'histoire de cette période, le Directeur de la *Revue* a engagé ses correspondants à imiter l'exemple de M. Bresnier et à faire connaître tous les matériaux de ce genre qui pourraient tomber entre leurs mains. Répondant à cet appel, je m'empresse de signaler un document inédit qui a le double mérite d'éclairer certains points encore obscurs, et de développer un fait curieux que le Père Dan a rapporté d'une manière trop vague dans son *Histoire de Barbarie*.

Le document que nous avons sous les yeux, à en juger par sa forme, son écriture correcte et par la couleur jaunâtre du papier, me paraît être le feuillet d'un livre déjà assez ancien, contenant des éléments détaillés et par conséquent précieux sur les phases de la domination turque. Comme on ne saurait rechercher avec trop de soin ce qui a trait à cette époque, sur laquelle presque tout est encore à apprendre, il serait à désirer que, grâce à l'initiative de notre Président, le reste du manuscrit puisse être retrouvé. C'est donc en vue de faciliter les recherches des personnes qui s'intéressent aux travaux de cette nature, et aussi pour mieux faire apprécier l'authenticité de notre document, qu'il m'a semblé indispensable d'en transmettre non pas une copie, mais le texte original lui-même, afin qu'il puisse mettre sur la voie et serve ainsi d'instrument de découverte. Je dirai plus loin la provenance que je lui suppose et les circonstances à la suite desquelles il est parvenu entre mes mains.

TEXTE.

..... الفايذ مراد بن سورى رحمه الله تعالى وفيها توفى حموده
خوجة وفي رمضان من هذه السنة كُسرَت محلة الجزائر

في سنة احدى واربعين بعد الالف وفي سنة اثنين واربعين بعد
الالف كانت الزينة بالجزاير

ثم تولى من بعده يوسف باشا

في رجب من سنة اربع واربعين بعد الالف

في صفر من سنة سبع واربعين بعد الالف وفي سنة ثمان واربعين
بعد الالف وقع حريف البارود يوم الجمعة قبل الصلاة وفيها
وقع حريف الفصبة وفي سنة ١٠٤٩ تسع واربعين بعد الالف وقعت
الزينة بالجزاير وفيها خنق حمزة خوجة وفيها توفى مراد باي
في صفر وسبب موته على ما قيل انه كان نازلا بفنناق فبأه
فلسطينة فأتى اليه الشيخ محمد بن السخري بن ابي عكاز العلوي
شيخ العرب يوم الاربعاء غرة صفر الخير من سنة ١٠٤٧ سبع واربعين
بعد الالف فحبسه بالمحلة الهنصورة واتفق الديوان العالي على
قتله لكونه خرج عن الطاعة السلطانية وشاوروا على ذلك باشا الوقت
يومئذ مولانا المعظم على باشا والديوان وغيرهم فاتفقوا على
قتله وفتلوه وقتل معه ابنه احمد وستة انفس من اجواد العرب
جعلوا نيشانا في باشوظة من المحلة ثم قطعت رؤسهم واتوا بها الى
فلسطينة فوضعت في سور البلد على راس الشيخ محمد وابنه

فانهم لم ياتوا بهما الى المدينة فلما كانت السنة الاثنية بعد قتل المذكورين جهز اخو الهالك المذكور وهو احمد بن السخري جميع الاعراب والحنانسة وغيرهم من ساير الرعية كايدينا من كان من باب الجزائر الى باب تونس وناجف على دار السلطان وفصد بزمله المذكور بلد فسنطينة فخرج اهل البلد لقتاله فغشيهم بخيله ورجاله وقتل منهم نحو خمسة وعشرين رجلا ورجعوا الى البلد مكسورين وفي غد ذلك اليوم بزع بخيله ورجاله للبحص الابيض والحامة وتلك النواحي واطراف السارح ووادى الفوح والشعير فاحرفها عن اخرها واحرف ما فيها من الدشر حتى انتهى الحرف الى جنة المنيا واطراف النار من نواحي اخرى ومن الغد وهو اليوم الثالث اطلق النيران من فسنطينة الى ان انتهى الى حبرة صنهاجة ولم ينزل يحرف وينهب ومهما سمع بدشرة بها شي من الزرع نهب ونهب من باب ميله.....

TRADUCTION.

« (mourut?) le kaïd Moura ben Soura, que Dieu
 « très-haut lui accorde sa miséricorde. Dans (la même année ou
 « à la même affaire) mourut Hamouda Khoudja. Pendant le mois
 « de Ramadan de la même année, la colonne de troupes d'Al-
 « ger fut mise en déroute.

(ligne blanche, lacune)

« dans l'année 1041. — Dans le courant de l'année
 « 1042, il y eut une réjouissance publique à Alger.

« Puis après lui fut nommé Yousef Pacha, pendant le mois de
 « Redjeb de l'an 1044.

(ligne blanche)

« Pendant le mois de Safar de l'année 1047. Pendant
 « l'année 1048, le vendredi, avant l'heure de la prière, eut lieu

« l'explosion des poudres. Dans la même année éclata un incendie à la Kasba. En l'année 1049, une fête publique fut donnée à Alger. Dans la même année Hamza Khoudja fut étranglé; Mourad bey mourut également dans le mois de Safar. Les causes de sa mort sont, dit-on, celles-ci : Mourad bey étant campé le mercredi, au commencement du mois de Safar de l'an 1047, au bivouac situé au sud de Constantine (1), reçut la visite du cheïkh Mahammed ben Sakheri ben bou Okkaz el 'Alouï, cheïkh el Arab. Mourad bey le retint prisonnier dans son camp. On convint, dans le conseil supérieur, de le mettre à mort parce qu'il était sorti de l'obéissance au gouvernement du Sultan. On consulta à ce sujet notre maître très-élevé Ali Pacha, alors souverain, ainsi que le divan d'Alger et autres (dignitaires) qui, d'un avis unanime, prononcèrent sa mise à mort. On le tua en effet et, en même temps que lui périrent aussi son fils Ahmed et six autres personnages appartenant à la haute noblesse arabe. Ils furent exposés au Bachouda (tente des criminels) (2) du camp, puis on coupa leurs têtes que l'on porta à Constantine, où on les mit en montre sur les remparts de la ville, à l'exception de la tête du cheïkh Mahammed et de celle de son fils que l'on n'apporta point en ville.

« Un an après cette exécution, le frère de la victime, nommé Ahmed ben Sakheri, organisa la totalité des Arabes nomades, les Hanencha et les populations en masse qui habitent le pays compris depuis les portes de Tunis jusqu'aux portes d'Alger, et leva l'étendard de la révolte contre le gouvernement turc. Il marcha contre Constantine avec toutes ses forces. Les gens de la ville sortirent pour combattre les agresseurs, mais Ahmed ben Sakheri se jeta sur eux par surprise avec ses cavaliers et ses fantassins, leur tua environ vingt-cinq hommes,

(1) Le Kenak au sud de Constantine est probablement celui où campaient habituellement les colonnes turques, qui est situé à 4 kilomètres de la ville, sur les bords de l'oued Roumel.

(2) Pour chaque camp turc on dressait le Bachouda ou tente des criminels condamnés à mort, et le Bit el Djerah, dite tente des blessés, l'ambulance et par extension la tente d'asile. — Les criminels qui parvenaient à s'y introduire avaient dès-lors la vie sauve.

« et les Constantiniens, mis en déroute, rentrèrent dans leurs
 « murs. Le lendemain, Ahmed, avec ses cavaliers et ses fantas-
 « sins, alla porter l'épouvante au Fahs-el-Abiad, au Hamma et à
 « la contrée qui s'étend de ce côté (1). Il incendia les meules
 « de blé et d'orge et les consuma en totalité. Il mit également le
 « feu aux villages qui se trouvaient dans ce canton, au point
 « que l'incendie se propagea jusqu'aux jardins du Menia (2). Il
 « fit brûler également d'autres lieux. Le lendemain, c'est-à-dire
 « le troisième jour, il alluma des feux qui depuis Constantine
 « s'étendirent jusqu'à Hofra-Senhadja (3); il ne cessa d'incen-
 « dier et de ravager. Partout où il apprenait qu'il existait un
 « village où se trouvaient des céréales, il le faisait saccager. Il
 « dévasta depuis la porte de Mila. »

Le fragment manuscrit dont on vient de lire la traduction avait appartenu, m'a-t-on dit, à M. Limbery, traducteur assermenté, mort depuis quelques années. A l'époque où il passa entre mes mains, j'appris que la Mairie avait fait l'acquisition d'un gros volume contenant une histoire en arabe de la province de Constantine, rédigée par le défunt. J'examinai immédiatement cet ouvrage et ne tardai pas à reconnaître que M. Limbery s'était, en effet, servi du document ci-dessus en l'insérant *in extenso* dans son travail, et le complétait même en faisant le récit des événements qui furent la conséquence de la révolte d'Ahmed ben Sakheri. Seulement, j'ai été à même de constater que la suite de ce récit, d'une rédaction moins soignée et moins correcte que le texte du fragment authentique, n'avait dû être transcrite qu'à l'aide de renseignements donnés

(1) Le Fahs el Abiad est la partie de territoire située entre le Hamma et notre village moderne de Bizot, sur la route de Philippeville. — La position du Hamma est bien connue.

(2) Le Menia est le quartier qui environne le pont d'Aumale, au pied de Constantine, toujours sur la route de Philippeville. Il comprend tous les jardins arrosés par le Roumel qui s'étendent depuis le pont d'Aumale jusqu'aux cascades produites par les eaux sortant du ravin de Constantine.

(3) Hofra Senhadja est le quartier situé entre le djebel Mecid et les pentes qui aboutissent aux jardins du Hamma, au nord-est de Constantine.

verbalement ou de quelques notes prises à la hâte sur le volume auquel appartenait le feuillet ci-dessus.

Cette digression était indispensable pour faire bien connaître la source à laquelle nous puisons les renseignements qui vont suivre :

« Ahmed Sakheri, dit M. Limbery, dévasta depuis la porte de
 « Mila jusqu'à Hofra-Senhadja (1), et réduisit les populations
 « de cette contrée à la plus grande extrémité. Mourad bey expé-
 « dia alors des émissaires à Alger auprès de notre seigneur Ali
 « Pacha pour se plaindre des maux que causaient les rebelles et
 « demander du secours. On lui envoya d'Alger le kaïd Yousef
 « et le kaïd Châban avec deux cents tentes (environ 4,000
 « hommes). Les soldats qui se trouvaient déjà auprès de Mourad
 « bey se composaient de cent tentes. Toutes ces troupes réunies
 « formèrent donc un effectif de trois cents tentes (6,000 hommes),
 « et se mirent en mouvement pour aller combattre Ahmed ben
 « Sakheri et ses adhérents. La rencontre eut lieu à l'endroit
 « nommé Guedjal. Ahmed ben Sakheri mit les Turcs en dé-
 « route, leur tua un millier d'hommes, s'empara de leurs
 « tentes, des sacs des soldats (برادع sic) et de tout ce qui exis-
 « tait dans leur camp. On assure que jamais, du temps du paga-
 « nisme ou de l'islamisme, on n'avait vu une plus sanglante ba-
 « taille. Les débris de la colonne turque s'en retournèrent à la
 « débandade à Alger. Mourad bey fut obligé de fuir tout seul.
 « Cette bataille eut lieu le samedi 12 du mois de Djoumad el Ou-
 « wel de l'an 1048 (20 septembre 1638). Le secrétaire de Mourad
 « bey, nommé Cheriet ben Saoula, périt dans l'action. Les Ara-
 « bes le firent mourir d'une manière atroce, par la raison que
 « c'était un homme de grand mérite et intelligent, dont les
 « conseils dirigeaient la politique des Pachas et des Beys. »

Après avoir rapporté ce qui précède, nous allons extraire des documents européens un passage relatif à cet événement (2) :

« D'après le Père Dan (*Histoire de Barbarie*, page 132), deux

(1) De Mila à Hofra Senhadja existe une étendue de pays de 12 à 13 lieues.

(2) Passage extrait des *Époques militaires de la Grande-Kabilie*, de M. Berbrugger, page 110.

« camps turcs, commandés, l'un par Mourad, bey de Constan-
 « tine, l'autre par le kaïd Yousef, sont défaits en septembre
 « 1638 par les Kabiles du Sahel de..... dirigés par leurs chefs
 « Calet (Khaled) et Benaly (Ben Ali). Ce dernier avait à venger
 « la mort de son frère tué par le bey. Le théâtre de ces deux
 « défaites n'est pas autrement indiqué; mais ce doit être dans
 « la partie de la Kabilie qui répond au beylik de Constantine,
 « puisque le bey de cette province intervient. »

Le rapprochement inattendu de ces deux documents, le premier emprunté à un manuscrit indigène inédit, et le second extrait d'un ouvrage européen, donne une nouvelle valeur à notre fragment et fournit des indications concluantes quant au lieu et à la date précise de la défaite de Mourad. M. Berbrugger a bien pressenti, par induction, en quel lieu les Turcs avaient été battus. Guedjal qui, d'après le récit arabe, fut le théâtre du combat, est situé dans la tribu des Amer Guebala, dans le Sahel de Sétif, au pied de la Kabilie-Orientale (1). Sur ce point existent quelques gourbis groupés autour du tombeau du marabout sidi Mçaoud. Les habitants de Guedjal savent par tradition qu'une grande bataille eut lieu sur leur territoire, entre les Turcs et les Arabes, mais ils ignorent jusqu'aux moindres détails de cette affaire. Néanmoins, j'ai pu recueillir sur place un mot arabe passé en proverbe, dont l'origine pourrait fort bien remonter à l'époque de la lutte acharnée entre Ahmed ben Sakheri et Mourad bey.

Chaque fois que, dans le pays, un individu exagère ses exploits, fait, en un mot, le vantard et le fanfaron, on lui répond par dérision : *Aurais-tu rapporté la tête de Mourad?* Peut-être après sa victoire de Guedjal, Ahmed Sakheri, voulant assouvir sa vengeance, mit-il à prix la tête de Mourad. Le récit indigène dit qu'il fut obligé de *fuir tout seul*, abandonnant sans doute ses troupes secrètement, de peur de tomber entre les mains de son mortel ennemi. On ne peut cependant rien affirmer à ce sujet, car les habitants indigènes de la province ont eu à lutter contre plusieurs Mourad, entr'autres celui qui, étant bey de Tunis, vint assiéger Constantine en 1692, puis un autre de la famille

(1) *Les Epoques militaires de la Grande Kabilie*, page 110.

des ben *Mrād* de la tribu des Guerfa, qui fut longtemps à la tête des tribus arabes situées entre Guelma et Constantine, s'opposant vigoureusement aux envahissements des Turcs. Quant à Ahmed ben Sakheri, il nous est facile de connaître son origine en consultant Ibn Khaldoun. Sa famille était des Ahl ben Ali descendants de la grande tribu des Riah; Yakoub ben Ali ben bou Okkaz, de la branche des Oulad Saoula, fut leur premier chef; la dignité de Cheïkh el arab demeura dans sa descendance et fut plus particulièrement l'apanage de la branche de Sakheri ben bou Okkaz. Le dernier représentant de cette famille sous la domination turque fut Ferhat ben Saïd, type remarquable du caractère chevaleresque des douada du Sahara algérien, qui fut nommé le *serpent du désert* par nos soldats de l'expédition de Constantine; son fils Si Ali bey est actuellement notre kaïd de Tougourt; c'est également un homme de guerre de grand mérite.

Après la défaite de Mourad bey en 1638, la domination turque fut renversée pour la seconde fois; l'acte traduit par M. Bresnier constate qu'une catastrophe de la même importance avait déjà eu lieu précédemment. La tradition, et même quelques documents authentiques dont nous avons eu la bonne fortune de prendre connaissance, établissent d'une manière indubitable que la famille arabe des Sekhara gouverna la province pendant plusieurs années.

Un diplôme délivré aux Oulad el Azzam, en ramadan de l'an 1055, par Ahmed ben Sakheri, nous a été communiqué; voici les passages importants qu'il contient :

ليعلم من يافى عليه من اخواننا اولاد السخر واهل بن علي وكافة
من كان تحت سيعنا وطاعتنا انه جردنا بحول الله وفوته.....

والسلام من عبد الله احمر بن السخري

وقفه الله بتاريخ شهر الله

المعظم فدره رمضان

عام ١٠٥٥

Ainsi, en l'an 1055 (1645 de J. C.), Ahmed ben Sakheri prescrivait à ses frères les Oulad Sekher, les Ahl ben Ali, et à la totalité de gens à lui soumis et obéissants, de respecter et de traiter avec considération la famille des Oulad el 'Azzam اولاد العزام qui habite encore aujourd'hui la tribu des Oulad Abd-en-Nour, entre Sétif et Constantine.

Un autre titre de la même nature, et délivré par Ahmed ben Sakheri au marabout Zerrouk de Mchira, dont la zaouïa se trouvait entre les Abd-en-Nour, et les Telar'ma, porte la date de djoumad el ouwel de l'an 1062 (1651).

Malgré le rétablissement de la domination turque vers l'année 1648, les Sekhara continuèrent à avoir une grande prépondérance dans la province. Salah bey parvint le premier à les rabaisser, pendant le xviii^e siècle, en leur suscitant la rivalité d'une autre famille, celle des Ben Gana, qui occupa à son tour la dignité de Cheïkh el arab.

Toute chronique, pour ne point être suspectée, doit s'appuyer sur des preuves authentiques; donc, une question que ne manqueront pas d'adresser tous ceux qui liront la partie complémentaire relative à la défaite de Mourad bey, c'est celle de connaître l'origine des renseignements mentionnés, afin de pouvoir apprécier leur valeur. Nous tâcherons d'y répondre sous toute réserve et hypothétiquement. M. Limbery habita longtemps Tunis, et je tiens de lui qu'il fit de fréquentes visites à la bibliothèque de djama ez-Zitouna, où existent, me disait-il, beaucoup d'ouvrages sur l'histoire du nord de l'Afrique. Ne serait-ce pas dans cette bibliothèque qu'il aurait pris ses notes et qu'il se serait, par la même occasion, procuré le feuillet manuscrit cité plus haut? En faisant la description de ce feuillet, j'ai oublié de mentionner que l'une des marges portait les mots *وقعة مراد باي* c'est-à-dire : Affaire survenue entre Mourad bey et bou Okkaz. Cette indication marginale, destinée sans doute à faciliter les recherches au milieu d'autres notes, est de l'écriture bien connue de M. Limbery. En fouillant dans la bibliothèque tunisienne, peut-être parviendrait-on à retrouver le manuscrit auquel a appartenu ce feuillet.

Les citations d'auteurs musulmans faites par M. Limbery, dans son histoire de Constantine, m'ont donné lieu de supposer que le manuscrit en question pourrait être attribué à un écrivain du siècle dernier nommé Si Barkat Cherif. Espérant trouver un exemplaire de cet ouvrage à Constantine même, je me suis adressé à Si Hamouda ben Cheïkh el Fekoun, qui possède, sans contredit, la bibliothèque orientale la plus riche de l'Algérie. Si Hamouda me montrant, dans un vaste salon, d'immenses piles de livres entassés les uns sur les autres comme du blé en grenier, me dit qu'il croyait avoir, en effet, un ouvrage historique de Si Barkat Cherif, ainsi que beaucoup de documents, lettres des pachas d'Alger, diplômes et autres, relatifs aux commencements de la domination turque. Depuis plus d'un an, j'attends la réalisation de la promesse que m'a faite Si Hamouda de me communiquer ces pièces importantes. M. Cherbonneau disait dans le temps qu'il était permis aux visiteurs de voir cette riche bibliothèque, *mais de loin*. Plus heureux peut-être que d'autres, j'ai eu la satisfaction de la voir de près, mais c'est tout — jamais il ne m'a été donné de connaître le moindre spécimen de ce qu'elle renferme.

Ce ne sera pas sortir de notre sujet que de dire quelques mots sur le travail historique de M. Limbery, dont le titre est :

كتاب علاج السبينة بحرف فسطيئة

Ce volumineux manuscrit, uniquement destiné, je suppose, à servir aux Indigènes peu versés dans l'histoire de leur pays, est une compilation de ce qui a été publié sur le nord de l'Afrique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. On y trouve des passages de l'histoire romaine et carthaginoise, extraits de *l'Univers Pittoresque*; des fragments d'Ibn Khaldoun, d'Abou Dinar el Kairouani, Ibn Konfoud, Carette, Pellissier de Raynaud, des pages copiées au roman de chevalerie relatif à la conquête de l'Afrique par Okba ben Nafa et ses compagnons, et enfin la reproduction à peu près textuelle de l'histoire des Beys par Si Salah el Anteri. Beaucoup de passages n'ont pas de rapport direct avec l'histoire de Constantine même.

Les débuts de la domination turque sont, de la part de

M. Limbery, l'objet de réflexions et de nombreuses citations; nous allons donner la traduction des pages qui peuvent offrir quelque intérêt pour le sujet qui nous occupe :

« Dans son histoire de Tunis, Ben Dinar (el Kaïrouani) dit :
 « En l'année 932 de l'hégire (1526) mourut le dernier des sou-
 « verains de la dynastie des Beni Hafes, nommé Abou Abd
 « Allah Mohammed. Son fils Abou Mohammed l'Hassen, qui
 « était gouverneur de Bône lui succéda. Constantine était, à
 « cette époque, placée sous l'autorité des Turcs. »

« Abou Dinar ajoute : Cette ville de Constantine, après avoir
 « été administrée pendant longues années par une assemblée
 « de notables du pays, entra sous l'autorité de Kheïr ed-din,
 « lorsque celui-ci se fut emparé de Collo.

« Abou Dinar dit encore : En l'an 958, Brahim ben Alal, qui
 « était à Tunis, craignit pour son existence et s'enfuit à Cons-
 « tantine, où les Turcs lui firent un très-bon accueil.

« L'historien de Haroudj et des souverains turcs qui lui ont
 « succédé dans le gouvernement d'Alger, dit aussi :

« En l'an 971 (1562), le pacha Hassan revint à Alger, après un
 « court voyage à Constantinople. En 974 arrivèrent à Alger
 « huit vaisseaux du Sultan sur lesquels se trouvait Mohammed
 « Pacha ben Salah rais, envoyé pour remplacer Hassan Pacha.
 « Mohammed Pacha fut un bon prince. Son administration
 « équitable rendit au pays le calme et la prospérité que les
 « intrigants, les coupeurs de bourses et les fauteurs de troubles
 « avaient fait disparaître. En fait de guerres, il n'y eut que
 « celle dirigée contre Constantine, dont les habitants s'étaient
 « révoltés après avoir chassé la garnison turque. Mohammed
 « Pacha marcha donc contre Constantine et punit sévèrement
 « ses habitants rebelles en faisant vendre comme esclaves, sur
 « les marchés, la majeure partie d'entr'eux. En 975, les habi-
 « tants de Constantine adressèrent au Sultan une plainte contre
 « Mohammed Pacha, ce qui motiva sa destitution et son renvoi
 « à Constantinople. Mohammed Pacha n'était resté à Alger que
 « quatorze mois.

« Après lui fut nommé Alouk Ali, surnommé Ali el Fortas,
 « le Teigneux. Quand Mohammed Pacha s'empara de la ville de

« Constantine, il y laissa une garnison turque et nomma un
 « bey pris parmi les notables de la ville. Ce bey fut Djafer, qui,
 « en 975 (1567), gouverna au nom des pachas d'Alger. Mais les
 « habitants de Constantine voyaient avec peine l'autorité turque
 « s'établir dans leur pays, à cause des mauvais traitements dont
 « ils avaient souffert sous Mohammed Pacha, et de ceux que
 « leur faisaient encore endurer les Turcs de la garnison. Les
 « Turcs craignant, de leur côté, quelque trahison de la part des
 « habitants, se tenaient hors la ville et avaient planté leurs
 « tentes sur le Koudiat Ati (1). Mais comme leur établissement
 « devait être permanent et qu'il fallait surtout se mettre à l'abri
 « du froid et des intempéries de l'hiver, ils construisirent sur
 « le Koudiat Ati un bordj vaste et solide, s'y installèrent, et
 « ceux qui leur succédèrent imitèrent leur exemple.

« Si Salah el Anteri fait erreur en disant que les Turcs n'en-
 « trèrent à Constantine qu'en l'an 1052, et que le premier bey
 « fut nommé en 1058 (1648 de J. C.).

« L'historien d'Aroudj et de Kheïr ed din, nommé Si Barkat
 « Cherif, dit d'une manière positive qu'ils y arrivèrent à une
 « époque antérieure. Ce qui prouve avec évidence cette asser-
 « tion, c'est l'inscription gravée sur la porte de la grande mos-
 « quée située au quartier de Betha, sur laquelle on lit que
 « Djafer bey restaura une partie de cette mosquée en l'an 995
 « (1586) (2).

« Depuis quinze ans, je remplis à Constantine les fonctions
 « de traducteur assermenté pour la langue arabe. Parmi les
 « actes que j'ai été appelé à traduire, j'ai vu :

« 1° Un acte daté de l'an 985, établi par le kadi Hanefi de
 « Constantine, Si Mohammed ben Hamza, sur lequel figure le
 « cachet de Ramdan bey, portant le millésime de 935. Il s'y

(1) Il existe sur le Koudiat Ati quelques substructions de constructions anciennes qui ont, en effet, le caractère de la maçonnerie arabe ou berbère. — Non loin de là, c'est-à-dire à un kilomètre à l'ouest de la croupe du Koudiat, se trouve une fontaine nommée Aïn Touse. — C'est là, dit la tradition, que les Turcs du camp puisaient leur eau.

(2) Je n'ai trouvé aucune trace de cette inscription. Les plus anciens habitants de la ville ignorent son existence. M. Limbery a probablement donné ce renseignement sans en avoir vérifié l'exactitude.

« trouve également le cachet de Senan ben Abd er Rahman,
 « kadi d'Alger. Cet acte confirme le fait avancé par ben Dinar
 « sur l'arrivée des Turcs à Constantine en 932 (1525-1526).

« 2° Un acte dressé en 1020 par le kadi el hadj Ali ;

« 3° Acte du kadi Hanafi Hassen ben el hadj Yousef de l'an
 « 1006.

« 4° Acte du kadi Mohammed ben Seliman de l'an 974 ;

« 5° Kadi Mohammed ben Moustafa 1052 ;

« 6° Kadi Hanafi Mohammed ben Hamza 985.

« Il est donc indubitable que la ville de Constantine passa
 « sous l'autorité turque immédiatement après que Kheïr ed din
 « Pacha se fut emparé d'Alger. Mais l'administration immédiate
 « de cette ville resta confiée à des notables du pays, tels que les
 « cheïkh el arab de la famille des Oulad Saoula, des membres
 « de la famille des Oulad el Fekoun et de celle des Oulad Abd
 « el Moumen.

« Le premier bey turc qui fut nommé gouverneur de Cons-
 « tantine est, sans nul doute, Ramdam bey, en l'an 935. »

« Nous ignorons les actes de ce premier chef turc.

« Après lui fut nommé en 975 Djâfer bey. Il domina défi-
 « nitivement la ville, après avoir eu à soutenir une grande lutte
 « contre les Arabes, dont il sortit vainqueur grâce à l'appui
 « que lui prêta le cheïkh Abou Mohammed Abd-el-krim, fils
 « du cheïkh ben Zakaria Yahya el-Fekoun, lequel mourut en
 « l'an 988 (1).

« Mourad bey succéda à Djâfer. —

(M. Limbery rapporte ici le récit relaté plus haut sur la lutte
 de Mourad bey avec Ahmed Sakheri).

« Après la révolte de Sakheri l'anarchie la plus complète
 « régna dans le pays. Les habitants de Constantine, fatigués
 « de cette situation, implorèrent la protection du Pacha d'Al-
 « ger. On leur répondit de choisir un bey parmi eux. Ferhat,
 « qui appartenait à une bonne famille du pays, fut élu bey en
 « 1057—1648. »

(1) Voir l'annuaire archéologique de Constantine de 1856-57, page 98, la notice que donne M. Cherbonneau sur le rôle du bey el-Fegoun lors de cette lutte contre les Turcs.

L'ouvrage de si Salah el-Anteri nous fournit maintenant une histoire sommaire et la liste chronologique des beys qui ont gouverné Constantine à partir de cette époque.

Cette chronologie pouvant être utile à consulter, nous croyons devoir en donner un extrait. (1)

Liste des Beys de Constantine, qui ont gouverné la province jusqu'en 1837 (Vendredi 13 octobre, prise de la ville).

1 Ramdam bey,	935 — 1528
2 Djafer bey,	975 — 1567
Il y a ici probablement une lacune.	
3 Mourad bey, révolte de Sakheri,	1047 — 1637
4 Ferhat bey,	1057 — 1648
5 Mohammed bey ben Ferhat,	1063 — 1652
6 Redjem bey,	1077 — 1667
7 Kheir ed-din bey,	1083 — 1673
8 Dali bey,	1087 — 1676
9 Omar ben Abd - el Ramdan dit bach ar'a bey,	1090 — 1679
10 Châban bey,	1099 — 1687
11 Ali Khoudja bey,	1104 — 1692
12 Ahmed bey ben Ferhat,	1112 — 1700
13 Brahim bey,	1114 — 1702
14 Hamouda bey,	1119 — 1707
15 Ali bey ben Hamouda,	1120 — 1708
16 Hussein chaouch,	1121 — 1709
17 Abd-el Rahman bey,	1122 — 1710
18 Hussein Neguezli,	1122 — 1710
19 Ali ben Salah,	1122 — 1710
20 Kelian Hussein bou Komia,	1125 — 1713
21 Hussein bey bou Hanak,	1149 — 1746
22 Hussein bey dit Zereg Aïnou,	1167 — 1753
23 Ahmed bey el Kolli,	1170 — 1756
24 Salah bey,	1185 — 1771

(2) M. Vayssettes a publié dans la *Revue Africaine* un remarquable travail sur les beys. V, les tomes 3, 4, 5, 6, 7 de cette publication.

25 Brahim bey bou Seba, règne trois jours,	1207 — 1792
26 Salah bey, deuxième fois,	id. id.
27 Hussein ben Hussein bou Hanak,	1207 — 1792
28 Mustapha bey el-Ouznadi (Ouznadji ?)	1209 — 1794
29 El hadj Mustapha ingliz,	1212 — 1797
30 Otman bey,	1218 — 1803
31 Abd-Allah bey,	1219 — 1804
32 Hussein, fils de Salah bey,	1221 — 1806
33 Ali bey ben Yousef,	1223 — 1808
34 Ahmed chaouch Kebaili,	1223 — 1808
35 Ahmed Toubbal,	1223 — 1808
36 Mohammed bey Nâman,	1226 — 1811
37 Mohammed Tchakor,	1229 — 1813
38 Kara Moustapha bey (règne trente jours),	1233 — 1817
39 Ahmed bey Mamelouk,	1233 — 1817
40 Mohammed bey el-Mili,	1233 — 1817
41 Braham bey Rerbi,	1234 — 1818
42 Ahmed bey Mamelouk (2 ^e fois),	1235 — 1819
43 Braham bey Gritli,	1237 — 1821
44 Mohammed bey Manamani,	1240 — 1824
45 El hadj Ahmed, dernier bey.	1241 — 1825

On remarquera sans doute que, pour le Bey Brahim bou Sebâ, je n'ai pas adopté la date donnée dans l'histoire de Constantine par si Salah el Anteri. J'ai trouvé dans une des caves du palais, résidence actuelle des commandants de la province, un fragment de colonne quadrangulaire sur laquelle est gravée en relief l'épithaphe du malheureux Brahim bey bou Sebâ, qui, comme on le sait déjà, fut assassiné par Salah bey. Elle nous fournit une date exacte.

Voici la copie textuelle et ligne par ligne de cette épithaphe :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
هَذَا ضَرْبُ الْمَرْحُومِ
بِكْرَمِ اللَّهِ تَعَالَى

الحي الفيوم الشهيد

السيد الفادم على

مولاه الكريم ابراهيم

باي رحمه الله وا

دخله فردوسه

توفى ليلة الاثنين

تاريخ شهر محرم

سنة ١٢٠٧

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Ceci est le tombeau de celui qui est mort au sein de la bonté de Dieu très-haut, vivant et éternel ; du martyr (qui a succombé de mort violente), celui qui se dirige vers son seigneur, le généreux par excellence — Brahim bey, que Dieu lui accorde sa miséricorde et l'introduise dans son paradis.

Il est décédé dans la nuit du lundi, à la date du mois de Moharrem de l'an 1207 (août 1792). »

La tradition locale conserve le souvenir d'une femme nommée Aziza bey, mais nous n'avons aucun renseignement exact sur son compte. Elle vivait dit-on dans les premiers temps de la domination turque.

Il ne m'appartient pas de vérifier l'authenticité des renseignements et l'exactitude des dates données par M. Limbery. Je laisserai donc ce soin aux personnes qui, plus versées que moi dans la connaissance de l'histoire turque, pourront les contrôler à l'aide des documents reconnus officiels.

Cependant avant de clore ce travail je dois fournir quelques nouveaux détails qui ne sont pas sans importance et qui viennent corroborer l'opinion de Messieurs Berbrugger, Bresnier et Limbery, par laquelle ils affirment que l'entrée des Turcs à Constantine est bien antérieure à l'an 1642, date fournie dans

l'histoire de Si Salah el-Anteri. Pendant l'expédition qui vient d'avoir lieu dans la Kabilie des Babor, j'ai cherché à me rendre compte de l'influence que les beys de Constantine avaient pu exercer sur ces populations montagnardes, à quelle époque remontait cette influence et jusqu'où elle avait pénétré. Les Kabiles du Babor sont tous illétrés, on peut l'affirmer sans crainte d'être contredit; seulement, il y a parmi eux de nombreuses familles de marabouts avec lesquelles les Turcs durent entrer en relation, afin d'utiliser leur crédit pour dominer les masses.

J'ai vu presque tous ces marabouts et j'ai obtenu la communication de leurs titres et papiers de famille, dont des extraits trouveront leur place dans une notice spéciale sur la Kabilie orientale. En attendant, je vais donner quelques renseignements se rapportant au sujet que nous traitons actuellement.

1° Les marabouts de la famille de sidi Aïça ben sidi Moumen ont un titre d'exemption d'impôt, avec ordre aux populations de les traiter avec respect, délivré à la fin de djoumad Tani de l'an 1032, par Abd-Allah Hussein, Pacha d'Alger (1621 de J-C).

2° Un autre, renouvelant le précédent, délivré par Yousef Pacha, de fin Djoumad 2° de l'an 1050 (1640).

Ils ont aussi beaucoup d'autres diplômes postérieurs à ces deux époques, qu'il est inutile de mentionner.

3° Les marabouts dits Oulad sidi Ali ben Mohammed Cherif — dont l'arbre généalogique a été établi par le kadi de Bougie l'an 801 de l'hégire (1398), ont un titre de Yousef Pacha, fin Rebia tani, an 1059, prescrivant aux Beni Merouan, Dehemcha, Adjissa, et Mellara de les traiter avec considération et de respecter leurs biens.

4° Aux mêmes, par le kaïd Yousef, successeur de Seliman bey, du mois de Châban 1062 (1).

Plusieurs autres familles dont la noblesse religieuse ne remonte pas si haut ont aussi des papiers analogues mais sans importance historique.

(1) Probablement le même kaïd qui vint secourir Mourad bey lors de la révolte des Sehkaras.

Tous ces titres, y compris les plus anciens, prescrivent aux kaïds et à tous les représentants de l'autorité turque dans la province de l'Est de veiller à l'exécution des ordres donnés par le pacha d'Alger. Puisque déjà à ces époques, c'est-à-dire en 1032 et 1050, l'influence turque avait pénétré dans les tribus kabiles de la région du Babor, à plus forte raison devait-elle être établie solidement à Constantine (1).

L. FÉRAUD,
Interprète de l'armée.

(1) *Note de la Rédaction.* — Dans le très-intéressant travail qu'on vient de lire, M. Féraud, amené par la nature de son sujet à faire usage de documents historiques compilés, coordonnés et rédigés par M. Limbery, laisse percer, relativement à la source où il puise, une défiance qui n'étonnera nullement ceux qui sont un peu au courant de l'histoire scientifique et littéraire de la colonie depuis la conquête.

En effet, M. Nicully Limbery, de Sparte, comme il se désignait lui-même, avait acquis, ici, une assez grande notoriété comme traducteur de certain traité de commerce entre Carthage et Marseille, traité écrit en langue punique et dans lequel, entre autres singularités, on trouvait cette clause :

« Et, en échange de votre blé nouveau doré, nous vous donnerons de notre vieux blé puant. Et vous serez contents. »

M. Limbery, avant de publier cette curieuse traduction — que le petit groupe des carthaginisants a traitée avec le plus grand dédain — avait fait imprimer une histoire abrégée de Tunis en Italien, production qui abonde en erreurs de tout genre; et, ce qui est plus grave que l'ignorance, l'auteur y faisait preuve d'une absence complète de sens critique. Depuis lors, M. Limbery avait disparu de l'arène historique et son nom commençait à s'oublier. Mais puisqu'il a compilé des annales inédites de Constantine, qui doivent figurer parmi les pièces à consulter sur l'histoire de cette province, il devient nécessaire de le discuter à fond, afin de ne pas s'exposer à ramasser l'ivraie ou à négliger le bon grain de ses moissons.

C'est ce que nous ferons dès notre retour à Alger.

En attendant, le lecteur peut déjà se faire une idée du laisser aller scientifique de M. Limbery, en le voyant (voir pages 189 et suivantes), presque dans la même page, appeler le même auteur *Ben Dinar*, puis *Abou Dinar*; écrire, à quelques lignes de distance, le nom du fondateur de l'établissement turc d'Alger sous les formes *Haroudj* et *Aroudj*; mettre *alouk* au lieu de *oludj* (en turc) ou *euldj* (en arabe) pour le surnom du pacha Ali el-Fortas, etc., etc.

Cependant, ce n'est pas une raison pour rejeter absolument les compilations de M. Limbery. Seulement, il faut savoir à qui on a affaire. C'est ce que nous tâcherons d'expliquer prochainement.

Quant à la révolte elle-même, où Mourad Bey succomba, nous espérons pouvoir ajouter, dans le prochain numéro, quelques nouveaux détails à ceux que M. Féraud donne ici.

Tombeau de la Chrétienne, 19 juin 1866.

A. BERBRUGGER.